

LE DORMEUR DU VAL

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière, Luit : c'est un
petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme Souriait
un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine Tranquille.
Il a deux trous rouges au côté droit.



Arthur RIMBAUD

LA LETTRE

A la lueur d'une bougie
Je t'écris ces quelques mots
Ces quelques mots pour dire qu'ici
On monte au front c'est pour bientôt
Mais ne t'inquiètes pas pour moi
J'ai la santé juste de l'ennui
Courage, confiance, priez pour moi
Nous serons bientôt réunis
C'est de la tranchée que j'écris
Je n'ai pas une minute à moi
Alors comment vont les petits
Toujours sans nouvelles de toi
Surtout écris moi tous les jours
J'ai des heures de nostalgie
Le danger m'effraye à mon tour
Y'a-t-il encore des jours des nuits
Je joins quelques photographies
Celle du soldat sous le pommier
Pourrait faire oublier qu'ici
Nos joies de gosse sont envolées
J'espère quand même que mon étoile
Me fera revenir au monde
Que tout ne finira pas mal
Dans cette boue, cette guerre immonde.



Didier VENTURINI

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom

Sur les images dorées
Sur les armes des guerriers
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert
Sur les nids sur les genêts
Sur l'écho de mon enfance
J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon
Sur les ailes des oiseaux
Et sur le moulin des ombres
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer

Liberté

Paul ELUARD



Soldats écoutez donc, écoutez le silence
Plus aucun bruit d'obus, aucun bruit de canon
Bientôt nous n'entendrons plus le son du clairon
Fêtant au champ d'honneur le jour de la délivrance
Finis tous ces combats, finis cette violence
Nous sortons de l'enfer, nous quittons son chaudron
Nous allons prendre au quart le vin du vigneron
Pour fêter la victoire et les enfants de France
Trop de nos compagnons ont vu leur sang couler
Trop de femme ont dû voir leur futur s'écrouler
Trop long fut le chemin de leur sacrifice.

Soldats écoutez donc, écoutez le silence
Priez pour les enfants qui sont morts pour la France
Il faudra que ce jour vous fêtiez l'armistice.

Auteur inconnu

FOLIE MEURTRIERE

14-18

C'était la grande guerre

Ils ont vécu l'enfer

C'était la grande guerre

La folie meurtrière

Par un beau jour d'été

Sous un ciel bleu d'azur

Le clairon a sonné

Pour la grande aventure

Ils partirent faire la guerre

Au nom de la patrie

Ils étaient jeunes et fiers

Et la fleur au fusil

Mais du chemin des dames

Au fort de Douaumont

Ils ont perdu leur âme

Sous le feu des canons

Avec la peur au ventre

Ils chantaient la Madelon

En plein mois de décembre

Quand ils montaient au front

Ils tombaient un à un

Fauchés par la mitraille

De la Marne à Verdun

Au cœur de la bataille



Partout des trous de bombes

Partout des trous d'obus

Comme la fin d'un monde

Qui leur tombait dessus

Ils ont pleuré de joie

Le jour de l'armistice

Quand enfin arriva

La fin de leur supplice

Après un grand silence

Les cloches de la paix

Dans le ciel de France

Se mirent à sonner

14-18

C'était la grande guerre

C'était la der des ders

Mais cette grande guerre

Ne fut pas la dernière

Jacques Hubert FROUGIER

LE LABOUREUR SOLDAT

Un soir qu'il chantait à ses bœufs, un vieil air sans parole

Qu'ils comprennent fort bien et qui rythme leurs pas.

Au petit clocher bleu soudain les cloches folles

S'agitèrent dans un furieux branle-bas...

Surpris, il s'arrête : Est-ce un glas ?

Non. Des gens courent : « La guerre !... On mobilise ! »

Au bout du sillon brun, le laboureur lâche le manche,

Dételle : « Adieu, mes bœufs ! Il part et le trois août

Il labourait pour la revanche.

Il porta le fusil et le sac vaillamment,

Se battit à Namur, fut blessé, guérit vite,

Fut blessé à nouveau... Puis, comme nul n'évite

Sa destinée, alla périr obscurément

Sur un sol ingrat sans verdure et sans eaux,

Où tant de pauvres enfants, des meilleurs, des plus beaux,

Tombèrent comme lui dans de vains assauts...

D'après François FABIE

